

ETC



Hybride millénariste ou le choc de l'interdisciplinarité

Isabelle Lelarge

Numéro 48, décembre 1999, janvier-février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lelarge, I. (1999). Hybride millénariste ou le choc de l'interdisciplinarité. *ETC*, (48), 4-4.

ÉDITORIAL

HYBRIDE MILLÉNDARISTE OU LE CHOC DE L'INTERDISCIPLINARITÉ



Jean-Louis Millette en clown Paillason, en 1969.



Georges Malnar dans *La Paresse* de François Girard, 1999. Photo: R.-M. Tremblay.

Je ne pouvais dire mes adieux au XX^e siècle et à sa fin de millénaire, sans souligner trois événements artistiques mémorables de cet « ultime » automne passé. Les premiers ont des relations intimes avec le théâtre, comme la triste disparition du comédien Jean-Louis Millette qui habite, on le sait et même, parfois, on le sent, l'inconscient collectif de nombreux Québécois. Puis, toujours en rapport avec un certain théâtre, il y eut le tableau vivant *La Paresse*, du cinéaste François Girard, qui « vécut » au Musée d'art contemporain de Montréal l'automne dernier.

La Paresse est un hybride disciplinaire où théâtre, performance et arts visuels se sont côtoyés dans l'« antre », au sous-sol du musée. Ce coquetel interdisciplinaire qui fonctionne pour certains, et en aucun cas pour d'autres¹, semble avoir plu à une majorité, d'après les articles parcourus à son sujet, mais ce fut aussi un silence quelque peu insoutenable qui se fit entendre dans les milieux des arts visuels et du théâtre, bien connus pour leur respect identique des belles différences.

Cette difficulté à saisir en entier les propos d'un artiste qui privilégie une approche novatrice où l'hybridité et la rencontre des disciplines est favorisée – ce que l'on voit souvent avec les nouvelles technologies par ailleurs – demande une compréhension et des attitudes qui ne font que commencer à se former, et ce même chez les spécialistes. Quant aux arts mêlés entre eux, qui nous arrivent tout crus, quasi bruts, leurs créateurs doivent accepter nos chocs et nos retards en terme d'acceptation lente de leurs spécificités. Malheureusement, on est en droit de penser que dans le cas de *La Paresse*, ignorance et envie à son endroit vont de pair.

J'ai pour note de parler de théâtre, pour exprimer également qu'il est partout et qu'il est sans doute le premier à enseigner aux autres arts comment se sortir de la torpeur cloisonnée de leurs strictes disciplines.

Enfin, poursuivons le troisième événement – sorte de flash/arrêt dans le temps – qui consiste à exprimer qu'il existe d'autres disciplines artistiques que l'on pourrait qualifier d'« heureuses ». Entre autres, celle de la critique d'art au féminin, qui par une tradition presque récente est souvent féminine mais pas toujours de manière ouverte, ni non plus de façon aussi nette. Alors qu'aujourd'hui, elles sont plurielles ces femmes auteures et/ou critiques qui expliquent et font de la recherche sur l'art contemporain. Ce numéro « spécial fin de millénaire » (!) rend compte avec acuité de la venue en bloc de la critique des femmes.

ISABELLE LELARGE

NOTE

¹ Odile Tremblay du journal *Le Devoir* et Nathalie Petrowski de *La Presse* avaient toutes deux de très fortes réserves... On peut lire, respectivement, dans « Douleureuse paresse » in *Le Devoir* du 24 septembre 1999, et dans « Le maso dans la vitrine » in *La Presse* du 2 septembre 1999. Quant à ETC, Elisabeth Recurt publiera un article dans son prochain numéro.